

## EDITORIAL

- L'intelligence de la foi est nécessairement critique, et l'on n'a pas manqué de développer cette distance critique à l'égard des sources bibliques en particulier. Il nous fallait quitter la lecture littérale et naïve, entrer dans la démythologisation, comprendre le travail d'élaboration de la foi en Christ pour restituer le vrai Jésus de l'histoire.

Cette restitution ne manquait-elle pas à son tour de distance critique avec elle-même ? C'est ce que nous invite à penser **Pierre GISEL**, quand il prolonge le questionnement au-delà de la méthode historico-critique. Il ne suffit pas de s'interroger sur les faits derrière les textes, mais il faut encore s'interroger sur les constructions, sur ce qu'on fait de ces restitutions, et ce qu'on en tire, qui va souvent au-delà de la simple quête de vérité pour rencontrer jeux de pouvoirs et accommodations culturelles.

- Peut-être qu'il s'agit au fond de renoncer une fois encore à prétendre à une langue unique. C'est un des sens souvent pointé du récit de **Babel**, ce très bref récit biblique de neuf versets, qui pose, au-delà du fantastique, la question de l'origine du langage, de la multiplicité des langues, et du lien entre langage et pouvoir.

Mais avant tout, revenir au texte lui-même, dans ce souci précisément d'une intelligence éclairée par l'histoire et le contexte d'écriture, plutôt que par les idées à la mode, qui ont leur valeur, mais qu'il ne faudrait pas trop vite imposer à l'interprétation, au risque de méconnaître la cohérence profonde d'une lecture globale. C'est tout le mérite de Jacques CAZEAUX, avec la plume alerte qui est la sienne, de nous y faire entrer, pour commencer, et de souligner toute l'ironie du rédacteur à l'égard de l'orgueil humain.

Ce qui ne signifie pas que le texte ne puisse prêter à une réflexion authentique sur la diversité des langues et l'unité du genre humain. C'est ainsi que François MARTY résume pour nous quelques traits constitutifs de tout langage humain, tels que les linguistes les ont établis à la suite de Saussure, faisant ainsi toucher du doigt une unité fondatrice du dialogue plutôt qu'une uniformité qui ne serait qu'un mirage.

Et c'est dans cette composition de l'unité et de la différence que Pentecôte apparaît comme l'inverse de Babel. Ce n'est pas par une langue unique, nécessairement imposée et appauvrissante, que l'humanité atteindra son unité spirituelle, mais par l'ouverture à l'Esprit qui appelle tous les hommes au même salut, et comme le souligne Charles WACKENHEIM, donne la force d'une rencontre vraie et d'un dialogue fécond entre religions elles-mêmes.

Par contraste, autant l'unité religieuse en Christ souffre la diversité des langues, plus encore la postule, pour un rassemblement de tous les peuples, langues et cultures, plus l'unité singée et uniformisante des totalitarismes politiques impose l'unité d'une langue, selon des stratégies d'emprise diverses, présentées ici avec finesse et érudition par Emmanuel GRANDHAYE.

Le récit de Babel, c'est aussi le récit d'une construction qui monte « à l'assaut du ciel ». Du projet religieux des ziggourat, qu'évoque Stéphanie ANTHONIOZ, au projet politique et symbolique des architectures modernes qu'aborde Chris YOUNES, on revient à la question de la ville, avec la concentration de sa population et la tentative d'endiguer la dispersion nomade, et de nouveau bien des ambiguïtés.

On ne s'étonnera donc pas que Babel frappe tant l'imaginaire aussi bien pictural (cf. Rémy VALLEJO) que littéraire (cf. Philippe LEFEBVRE), sans oublier la fascination des chasseurs pour Nemrod, le roi de Babel, chasseur géant devant l'Éternel.

Que reste-t-il aujourd'hui de Babel? Une très belle exposition récente au Louvre révélait la fascination qu'exerce encore la très antique civilisation, mais ne saurait détourner le regard du drame archéologique et humain de la dernière guerre d'Irak; Ephrem AZAR s'en fait ici le témoin, en rappelant la présence historique des chrétiens en terre de Chaldée.

- Oubliant l'éclat du chasseur babylonien, Christophe BOUREUX nous fait entrer dans **la réserve du théologien**. Tel un animal en voie de disparition mais dont l'espèce ne serait toujours pas protégée, le théologien ne peut que parler en sourdine, faute de trouver les conditions favorables à son espace vital. C'est bien la théologie elle-même qui est menacée d'un effacement public, faute d'être autorisée à s'exprimer pleinement, de l'extérieur comme de l'intérieur de l'institution. Au théologien de s'adapter à ce milieu nouveau, aux femmes aussi de défendre leur place au sein d'une institution très masculine en pratiquant la théologie. C'est l'invitation de nos consœurs Martine MERTZWEILLER et Maud CHARCOSSET.

**Jean-Etienne LONG,**  
rédacteur